

*L'ambivalence, lorsqu'elle prend la forme d'une hésitation acharnée entre « oui » et « non », met au jour les forces contradictoires d'une possession jalouse qui ne renonce à aucun de ses objets.*

## Entrelacements

---

VIVIANE ABEL PROT

**P**OUR CERTAINS, AIMER C'EST ÊTRE VAINCU, se rendre à l'autre. Ou bien encore s'attacher à un objet peut conduire à vouloir se fondre en lui, être l'autre, se perdre soi. Détester, haïr est alors une manière de se différencier de l'objet, de reprendre quelque chose de son moi perdu, défait. Haïr pour se protéger de l'amour, pour ne pas succomber à l'autre. L'amour peut apparaître comme une fusion aspirante et angoissante, la haine impose alors ses marques et ses limites, tout en conservant, et parfois en dépassant, l'intensité de l'amour. Cependant, si l'ambivalence joue parfois très douloureusement entre le oui et le non, le sujet sait, pressent du moins, que le conflit se passe en lui, alors que le déni, le clivage et la projection peuvent être des modes de défense dépersonnalisants ; ils permettent ou plutôt ils imposent au moi de rester à la surface, et d'être encore plus étranger à lui-même, ils éloignent le sujet de sa propre intériorité : c'est l'autre qui aime ou qui hait. Il ne s'agit pas alors d'ambivalence des sentiments car il n'existe pas de présence simultanée de l'amour et de la haine puisque l'un des deux termes disparaît de la conscience. Mais seule la potentialité d'ambivalence vis-à-vis de nos objets d'amour permet d'expliquer, selon Freud, le retournement d'un sentiment en son contraire.

\* \*  
\*

Un jeune homme était venu me voir car il devait se marier – son amie faisait du mariage une condition de la poursuite de leurs relations – mais cette perspective le terrifiait. Il n'arrivait pas à se décider, ni dans un sens, ni dans un autre, ne parvenait ni à dire oui, ni à dire non, et cette indécision le mettait dans un état d'angoisse, disait-il, considérable. Je le vis pendant un certain temps en face à face. Ce qu'il me raconta durant les séances me fit penser que la seule solution, le seul cadre possible serait l'analyse, ce que je lui proposai, tout en lui disant que s'il commençait une analyse, s'il engageait une analyse (je me dis qu'en anglais *to be engaged* c'est être fiancé, et aussi que j'avais l'impression de vouloir le conduire à l'analyse comme on dit que le père de la mariée la conduit à l'autel), je lui dis donc qu'il fallait qu'il se donne du temps pour explorer ce qui faisait son mal-être, son angoisse, et qu'il faudrait qu'il suspende la date de son mariage car une analyse ne pouvait être compatible avec un projet si imminent.

Il me dit que c'était absolument impossible, que s'il suspendait, voire reculait son mariage, il perdrait son amie, et que ça l'angoissait tout autant, car que deviendrait-il alors ? Elle ne voudrait pas continuer à le voir s'il n'acceptait pas de l'épouser à la date prévue. Mais il lui fallait de l'aide, il voulait quand même continuer à venir. Je cédai et je continuai à le voir en face à face. Au bout de quelques semaines, je fis de l'analyse une condition de la poursuite de ses séances avec moi. Il refusa une deuxième fois, il dit que non, qu'il ne pouvait pas, il recommença à dire ce qu'il m'avait déjà souvent dit, qu'il allait perdre sa fiancée, qu'il ne voulait pas la perdre. Devant ce refus, je mis un terme à ses séances. Il me fit part alors de son projet de vivre, d'ici le mariage, avec son amie, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent.

J'eus peut-être tort d'arrêter ainsi, mais je continue à penser que, pour entendre mon patient, pour que la lassitude ou l'ennui (le mot « ennui » vient du terme latin *odium*, la haine) ne l'emportent pas, il fallait que je trouve des conditions d'écoute qui puissent me convenir, un cadre où un projet si précis et problématique ne bornait pas sa pensée et sans doute la mienne.

Durant les quelques mois où cet homme vint me voir il me répéta constamment qu'il ne voulait pas se marier mais qu'il n'arrivait pas à dire non, qu'il voulait bien vivre avec sa fiancée, mais pas se marier.

L'ambivalence semblait porter plus encore sur le mariage, ce « piège », cette « voie de garage », cet « enfermement », cet « enterrement de première », que sur la personne de son amie, bien qu'elle aussi fût l'objet de ses attaques. Mon patient pensait à des solutions radicales : que sa fiancée disparaisse, que ses parents aient un accident de voiture, pour qu'il soit débarrassé de tout lien.

Il me faisait part de ses souhaits en s'agitant dans son fauteuil, gêné, sans avoir l'air d'entendre ce que j'essayais de lui dire, en imaginant que seule la mort pourrait supprimer l'un des termes de l'oscillation.

Les semaines qui avaient précédé l'arrêt des séances avaient été particulièrement éprouvantes. Durant les deux tiers de la séance, Max m'expliquait pourquoi il fallait absolument qu'il se sorte de cette situation ; il disait : « je vais dans le mur », ou bien « ce mariage est une catastrophe », ou bien encore « ça va se terminer très mal ». Et dans le dernier tiers de la séance, comme un rite, avec un découpage du temps sensiblement le même d'une séance à l'autre, il disait qu'il fallait qu'il se marie, que cela lui était impossible de ne pas se marier, qu'il avait peur pour lui-même s'il disait non, qu'il craignait de se déprimer terriblement, de se tuer, bien qu'il n'en ait pas envie. Il fallait que je l'aide à trouver une solution. Il était rouge, transpirait, et en prenant congé, je sentais sa main moite. Il avait mal au ventre, s'était fait une entorse, puis une voiture l'avait heurté, mais il n'avait pas été blessé.

La crainte de s'effondrer en perdant sa fiancée avait poussé, avait contraint mon patient à refuser l'analyse et à s'en aller. Il anticipait et il redoutait aussi, obscurément, une reddition et une régression dans l'analyse qui lui seraient fatales : je lui proposai de dire oui à une union inacceptable, une sorte de mariage, mais un mariage blanc, sans consommation, ou plutôt au contraire, à une alliance tellement incestueuse qu'il ne pouvait que la fuir ? Accepter l'analyse lui était impossible car c'était passer d'une union à une autre, une union à vie et à mort. L'Église lui demandait de jurer fidélité définitive, et l'analyste semblait vouloir exclure toute autre femme, en lui demandant de différer son mariage. L'analyste, comme l'amie, faisait d'une acceptation de sa part, la condition de la poursuite d'une relation. L'analyste exigeait de lui un engagement qui, selon sa logique, risquait de l'engloutir et semblait vouloir, à l'instar de son amie, le posséder, avoir une mainmise sur lui comme le père de son enfance.

Il refusa, il dit « non » pour garder l'animation illusoire de deux mouvements contradictoires, l'équilibre de l'indécision par lequel le désir n'est ni abandonné ni réalisé. Violence et tyrannie de l'ambivalence.

L'objet est un otage, et pour cette raison il doit rester présent et vivant. Ne rien perdre, ni l'amour ni la haine, est la devise de l'ambivalence qui refuse l'éloignement et la séparation. L'objet de l'amour comme celui de la haine occupe une place psychique permanente.

Il m'était aussi apparu que lorsque la perception de son ambivalence était trop douloureuse, le déni et le clivage venaient s'imposer et, tout en le soulageant passagèrement, plongeaient mon patient dans un sentiment d'irréalité et de malaise. Ses moments d'incompréhension des mots prononcés et des gestes accomplis par d'autres, tels qu'il me les relatait, étaient caractéristiques de situations qu'il ne voulait et ne pouvait accepter. L'irréalité de la situation le soulageait puis le retour sur terre l'angoissait : se fuir soi-même, fuir dans le clivage le conflit d'ambivalence en sortant de l'impasse de la répétition et de l'oscillation permanente et immobilisante. Mais cela ne durait pas.

J'avais peut-être fait preuve d'un sursaut d'activisme analytique face à ses hésitations et son immobilisme. Mais, même si l'analyse était la réplique fantasmatique du mariage, elle était en même temps une issue à laquelle je croyais pour lui.

Face à sa méfiance et à son doute généralisé, j'avais eu peut-être une réaction de confiance excessive et naïve dans la méthode. Confiance malgré tout ce qu'il ne voulait pas savoir, quand il scandait mes interventions ou interprétations, par des « peut-être », qui condensaient sa méfiance, sa distance, sa résistance mais aussi, sa bonne volonté, une forme d'espoir.

Confiance malgré ce que je presentais des difficultés qui surgiraient plus encore. Confiance dans le cadre et le *setting* psychanalytiques qui pourraient m'aider à maintenir le cap, en évitant un découragement dû à ma propre ambivalence. Était-ce une illusion protectrice, une formation réactionnelle de ma part ?

L'ambivalence paralyse. Elle fut une sorte d'hypnotique pour moi, et parfois, tel un pendule, j'oscillais intérieurement, pendant les séances. Oui, non, oui, non... Continuer ou arrêter...

\*

Freud avait adopté avec enthousiasme « l'excellent terme », « l'heureuse dénomination » d'ambivalence, introduit par Bleuler, dont il dénoncera, non sans malice, dans l'*Histoire du mouvement analytique*, l'ambivalence à l'égard de la psychanalyse<sup>1</sup>.

En novembre 1910, Bleuler fait une conférence sur ce sujet, à Berne dans le cadre de la réunion ordinaire de la société des neurologues suisses. Un rapport de la conférence et de la discussion a été publié en 1911 dans le *Zentralblatt für Psychoanalyse*, dont la rédaction a été confiée à Alfred Adler et Wilhelm Steckel. La conférence, elle, a été publiée en entier, en avril 1914, à l'occasion de l'inauguration du nouveau bâtiment de l'université de Zürich où Bleuler avait la chaire de psychiatrie, pendant qu'il était aussi directeur de la célèbre clinique universitaire de *Burghölzli*. C'était pour Freud un appui intéressant.

Dans le compte-rendu de la conférence de Bleuler, sont citées trois formes d'ambivalence : l'affective, la volontaire, l'intellectuelle. Bleuler développera son propos dans la « Démence précoce ou groupe de schizophrénies », paru en 1911, dans le traité de psychiatrie d'Aschaffenburg<sup>2</sup>. Bleuler précise que ces trois formes d'ambivalence ne peuvent être nettement distinguées. Le prototype de l'ambivalence affective est le couple de l'amour et de la haine. Un homme, par exemple, aime et hait sa femme. En pensant à son amant, une malade répète : « toi Diable, toi ange, toi Diable, toi ange ».

L'ambivalence de la volonté ou ambivalence consiste à vouloir et ne pas vouloir quelque chose : le patient veut manger et, en même temps, ne veut pas manger. Il porte la nourriture à sa bouche, mais ne va pas jusqu'au bout de ses mouvements.

Quant à l'ambivalence intellectuelle, elle consiste en des idées incompatibles. Un patient dit à Bleuler : « Je suis un être humain comme vous, bien que je ne sois pas un être humain ». Un autre patient lui dit :

---

1. S. Freud, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », in *Cinq leçons sur la psychanalyse* suivi de *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, Petite bibliothèque Payot, 1975, p. 118.

2. E. Bleuler, *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies*, E.P.E.L. / G.R.E.C., 1993.

« Dire bonjour ou prendre congé, c'est la même chose ».

Dans sa conférence, Bleuler parle aussi du lien qui existe entre l'ambivalence et le négativisme, de l'ambivalence dans la langue, la mythologie, les rêves, le démonisme et l'hystérie.

Cette juxtaposition des contraires est développée par Jung, seul intervenant cité. Jung fait l'éloge du nouveau concept. Il évoque l'existence d'une volupté douloureuse. Il parle de l'histoire des langues et de l'ambivalence des mots, c'est-à-dire du sens opposé d'un même mot. Il évoque les rêves et en présente un qui le met en scène : on ne comprend pas bien s'il rapporte ce rêve à cause de l'ambivalence du rêveur, ou simplement à cause du procédé de renversement dans les rêves. On a donc rêvé de lui en petit homme, avec une barbe, sans lunettes, un petit homme qui n'est plus tout jeune : apparemment tout le contraire de l'orateur. Il propose ensuite plusieurs exemples d'ambivalence à propos des figures mythologiques – comme la déesse de la fécondité, qui est aussi la déesse de la destruction – et aussi l'ambivalence dans le nom des lieux qui peuvent s'appeler de manière identique, qu'ils soient accueillants ou dangereux. N'oublions pas que Freud avait fait paraître en 1910, la même année que la conférence de Bleuler, « Sur le sens opposés dans les mots originaires »<sup>3</sup>, où l'ambivalence anime la langue même. Jung utilise cette notion d'une manière extensive en mettant l'accent, comme Bleuler, sur la coexistence d'éléments opposés mais, remarquons-le, non hétérogènes.

On peut dire que l'extension possible de la notion lui a assuré un succès toujours actuel dans la langue courante, puisqu'il n'y a pas de semaine où l'on ne puisse lire ou entendre d'une politique, d'un film, d'une idée qu'ils sont ambivalents, dans une confusion fréquente, avec le terme et la notion d'ambiguïté ou d'équivoque.

Mais dans les travaux de Bleuler, c'est l'interlocuteur du malade psychotique qui est frappé par la juxtaposition d'énoncés contradictoires. Le patient, lui, n'a pas conscience de l'irrecevabilité logique de ses propos. Le repérage et la description de la juxtaposition de contraires, aussi précis et fins soient-ils, ne conduisent pas Bleuler à chercher un

---

3. S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1986.

sens à l'ambivalence dont l'unique source reste la conscience clivée, la *Spaltung*, symptôme majeur de la schizophrénie. On est loin de la démarche freudienne.

\*   \*  
\*  
\*

Freud adopte le mot *Ambivalenz* (le terme allemand est formé du latin *ambo* – tous les deux – et de *valencia* – valeur, puissance), mais l'idée était bien déjà là, et le phénomène décrit depuis plusieurs années dans la *Traumdeutung*, « Le petit Hans » ou très spécifiquement dans « L'homme aux rats », où Freud fait déjà de l'opposition entre l'amour et la haine l'origine de l'aboulie et de l'indécision de son patient. Freud y constate la présence répétée d'un « conflit entre deux tendances contradictoires et d'intensité presque égale, et qui sont, d'après [son] expérience, toujours l'opposition entre l'amour et la haine ». Et Freud d'évoquer en note Alcibiade, dans le *Banquet*, qui s'étonne de ses propres sentiments contradictoires : Alcibiade souhaite parfois la mort de son aimé et sait que si son vœu s'accomplissait, il en serait désespéré.

Freud emploie à son tour le terme d'ambivalence pour la première fois dans la « Dynamique du transfert » paru en 1912. Il y décrit deux sortes de transferts, l'un « positif », l'autre « négatif ». Il reprend le même terme dans l'*Abrégé*, mais cette fois-ci il parle d'un seul transfert, ambivalent, qui « comporte à la fois des attitudes tendres, positives et hostiles, négatives à l'égard de l'analyste... »<sup>4</sup>. C'est toujours l'alliage de deux types de sentiments dont il est question pour le transfert.

Freud a tenu à ce que soient ajoutées des notes aux œuvres précédant l'apparition du terme ambivalence. Ainsi Strachey signale que les paragraphes où Freud parle d'indifférence et d'ambivalence ont été ajoutés en note en 1911, lors d'une nouvelle édition de la *Traumdeutung*, et qu'ils seront ensuite incorporés au corps du texte de l'édition de 1930.

---

4. S. Freud, « De la technique psychanalytique », in *Abrégé de psychanalyse*, Puf, 1970, p. 40.

Freud ajoute aussi aux *Trois Essais*, en 1915, une partie intitulée « Phases de développement de l'organisation sexuelle », dont une sous-partie s'appelle « Ambivalence »<sup>5</sup>.

Au fil de l'œuvre freudienne, elle est désignée comme une « constellation psychique », un « fait clinique », un « fait humain », un « complexe amour-haine », un « concept », une « règle psychologique », un « principe de fonctionnement psychique » et même une « loi ». La nature humaine ne peut renoncer, par constitution, à l'expression de sa haine comme à celle de son amour. Selon Freud, « Il va de soi que tout rapport affectif intime de quelque durée entre deux personnes contient un fond de sentiments négatifs et hostiles ». N'oublions pas non plus que, pour Freud, l'ambivalence occupe une place déterminante dans toute activité intellectuelle puisqu'elle est à la source de l'esprit de recherche et de la curiosité.

Il est question d'ambivalence dans la réunion du mercredi 16 octobre 1912, publiée dans les *Minutes*. Une conférence, prononcée par le Dr Sachs sur « la méthodologie de la théorie des pulsions », introduit la discussion. Des prises de position sensiblement différentes et parfois confuses témoignent de l'intérêt suscité par la question. Deux participants s'opposent à la position du conférencier en affirmant que pour eux l'ambivalence n'apparaît pas avec le choix d'objet.

Federn, anticipant Abraham – qui publiera son texte « Esquisse d'une histoire du développement de la libido » en 1924<sup>6</sup> – demande s'il n'y aurait pas une évolution des pulsions vers l'ambivalence, et dans ce cas, dit-il, il faudrait se référer à une formation secondaire de l'ambivalence. Le compte-rendu fait bien percevoir les ambiguïtés et les difficultés qui apparaissent avec une telle notion : tantôt elle apparaît comme un attribut des pulsions – ce sont les pulsions elles-mêmes qui sont ambivalentes –, tantôt elle est la caractéristique de sentiments opposés comme l'amour et la haine, tantôt elle est employée dans le sens d'une simple opposition d'éléments d'ordre divers; parfois ce n'est que l'amour qui apparaît et la haine est refoulée, parfois encore elle est confondue

---

5. S. Freud, « La sexualité infantile », in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, p. 127.

6. K. Abraham, « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux », in *Œuvres complètes*, II, Payot, p. 175.

avec le couple pulsion et formation réactionnelle.

Freud, lui, critique nettement, ce mercredi-là, la conception selon laquelle les pulsions acquièrent leur ambivalence avec le choix d'objet. Il donne de l'ambivalence une définition précise et restrictive qui n'englobe pas toutes les directions proposées par Bleuler et Jung. Il intervient en disant que pour lui « toutes les actions psychiques ne sont pas ambivalentes ». mais il y en a, dit-il, des typiques comme la pulsion sadique et la pulsion de voir. Il attire l'attention de son auditoire sur le fait que le concept recèle diverses choses très précises : d'une part, dit-il, « la transformation de l'activité en passivité », d'autre part ce qu'il qualifie « d'ambivalence proprement dite », c'est-à-dire « la transformation dans l'opposé "matériel", dont le seul exemple semble être la transformation de l'amour en haine » – et je pense qu'il faut comprendre « opposé matériel » comme « opposé concret » mais je n'ai pas eu accès dans ce cas à l'allemand.

De fait, Freud parle rarement dans son œuvre d'ambivalence à propos d'activité et de passivité ou même de bisexualité, mais bien plus à propos des sentiments contradictoires qui sont à la source de formations sociales et religieuses – clé de voûte du tabou –, de complexes individuels, pathologiques ou normaux avec l'Œdipe, le deuil, le rêve. Si l'ambivalence se manifeste le plus clairement dans la névrose obsessionnelle, elle existe aussi dans l'hystérie, la mélancolie et la paranoïa.

Comme le précise Freud dans « L'homme aux rats », l'amour est en général victorieux de la haine et une marge se crée pour satisfaire les exigences inégales des deux parties. Il reprend cette idée dans le *Moi et le ça* en précisant que l'amour offre plus de perspectives de satisfaction, au sens d'une décharge et qu'il l'emporte pour cette raison. Quel optimisme pragmatique – mais en est-ce un ? – après *Au-delà du principe de plaisir* !

Nous pouvons dire que nous n'avons pas affaire au même phénomène s'il s'agit de la coexistence de deux sentiments comme l'amour et la haine dans la conscience, ou de l'existence de la haine maintenue à l'écart par le refoulement, ou encore de la transformation d'un sentiment dans son contraire.

On peut aimer pour se protéger de sa haine, par intérêt moïque, pour maintenir la haine refoulée à tout prix ; l'amour devient alors une réac-

tion à la haine et l'épanouissement amoureux une lutte contre la haine pressentie. Freud n'écrit-il pas que « nous devons les plus beaux épanouissements de notre vie amoureuse à la réaction contre l'impulsion hostile que nous ressentons en notre sein »<sup>7</sup>?

Le spectre de l'ambivalence est donc large. Il va d'une coexistence pacifique, d'une ambivalence bien tempérée, où l'amour l'emporte sur une haine refoulée, à une bataille où l'amour et la haine font rage. « L'hostilité cachée dans l'inconscient derrière un amour tendre » est, écrit Freud, le « cas classique, le prototype, de l'ambivalence des sentiments humains »<sup>8</sup>.

Mais l'ambivalence des sentiments, cette caractéristique banale de l'espèce humaine peut devenir un déchaînement fou de sentiments, prendre une allure délirante et paraître seule animer le monde interne du sujet.

Oui, non, faut-il le faire ou ne pas le faire, le dire ou ne pas le dire, s'interrogeait mon patient inlassablement, pendant des séances entières, m'entraînant dans son hésitation, dans sa paralysie. L'ambivalence peut immobiliser le patient et l'analyste.

\*   \*  
\*  
\*   \*

C'est bien de haine que Winnicott<sup>9</sup> parle. Lui, l'analyste qui aime ses patients, les respecte, leur est reconnaissant de tout ce qu'ils lui apprennent, est confronté à cela : sa haine.

À ce propos, Winnicott raconte l'histoire suivante : Madame Winnicott souhaite offrir, pendant la guerre, l'hospitalité à un garçon de neuf ans, qui fugue sans cesse d'un foyer pour enfants réfugiés où il a été placé au motif de son vagabondage. Winnicott l'avait vu une fois en consultation, et lui avait interprété sa persécution interne. L'enfant se

---

7. S. Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », in *Œuvres complètes*, Puf, 1988, p. 127.

8. S. Freud, « Le tabou et l'ambivalence des sentiments », in *Totem et tabou*, Gallimard, 2001, p. 99.

9. D. W. Winnicott, « La haine dans le contre-transfert », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1976, p. 48.

retrouve, comme par hasard, dans le commissariat du quartier où habite Winnicott. Le couple respecte les envies de fuite de l'enfant qui habite chez eux, vont même le chercher à l'autre bout de la ville, quand il les appelle d'une cabine téléphonique avec le shilling donné par ses hôtes ; bref, cela se passe plutôt bien, le garçon est adorable, sauf quand il a des crises de folie et met Winnicott dans une rage telle qu'il craint, lui Winnicott, de le frapper, voire de le tuer. Pour éviter de commettre un meurtre, Winnicott lui enjoint de rester derrière la porte et de ne sonner que lorsqu'il, l'enfant, se sera calmé. Cette organisation dure un temps, puis l'enfant s'en va, et Winnicott ne le revoit plus.

L'article est édifiant sur le mélange de tolérance et de fermeté de Winnicott, qui recommande de ne céder à aucun sentimentalisme vis-à-vis de nos patients, car il empêcherait de s'affronter à l'expérience de la haine, salutaire pour eux et pour nous, et à la possibilité de trouver les mots pour la dire.

La disponibilité de l'analyste vis-à-vis de ses patients psychotiques s'apparente, selon Winnicott, à la disponibilité nécessaire et inconditionnelle d'une mère vis-à-vis de son nourrisson. La haine que suscite chez l'analyste, comme chez la mère, une telle contrainte, psychique et physique, est inévitable.

En plagiant Winnicott, nous pourrions dire que nous acceptons d'être envahis par nos patients, par leurs représentations, touchés parfois dans notre corps. Le patient nous impose son propre rythme d'élaboration, qu'il nous faut accepter non seulement par respect, mais aussi par souci d'efficacité : la perlaboration ne dépend pas de nous, il faut attendre qu'elle opère. Et puis comment accepter d'incarner la mère sadique, le frère incestueux ou la sœur débile ? Pour ne pas haïr notre patient, qui nous impose de telles identifications, nous en venons à détester la mère, le père ou le frère qui les ont rendus malades, et qui sont les responsables, les vrais coupables de son mal-être, et de notre impuissance. Les patients nous maltraitent et parfois, rien de ce que nous croyons leur donner n'a de valeur pour eux. Nous qui nous inquiétons, parlons à des collègues, lisons pour mieux comprendre, cherchons des solutions interprétatives, nous entendons dire que décidément notre méthode ne vaut rien, quand ce n'est pas nous qui sommes nuls, que nous leur avons déjà dit cent fois la même chose, que de toute façon ils ne savent pas où nous voulons en

venir et que nous ne les aidons guère. Nos patients nous excitent sur des modes divers, et nous devons, malgré tout, rester dans l'abstinence et la neutralité, garder la ligne de notre éthique.

L'ambivalence est aussi bien du côté de l'analyste que du patient, même si elle s'énonce le plus souvent sur des modes différents.

\*   \*  
\*  
\*

L'amour et la haine sont toujours chez Freud les représentants des pulsions, de leur opposition, de leur « lutte éternelle » et de leur capacité d'alliage. Freud développe cette idée aussi bien en 1915, qu'après la deuxième théorie des pulsions. Mais l'amour et la haine ne sont pas pour lui des phénomènes et des sentiments élémentaires. Ils ne sont pas innés comme ils le sont pour Mélanie Klein. S'ils peuvent se confondre, se transformer l'un en l'autre, ils n'en ont pas moins des sources différentes, car l'amour provient chez Freud de la capacité du moi à satisfaire auto-érotiquement ses motions pulsionnelles. Les sentiments d'amour et de haine sont l'aboutissement, les derniers chaînons d'un processus qui inaugure la constitution du dedans et du dehors, du sujet et de l'objet, la qualification des affects, qui va jusqu'à notre capacité de penser et de juger avec la négation. Sans oublier la question économique qui, ne serait-ce que par la fluctuation des forces en présence, garde toujours son actualité.

Si l'on admet une origine pulsionnelle à l'ambivalence, il faut, me semble-t-il, y adjoindre les fantasmes qui l'animent à chaque fois, et qui mettent en scène une relation spécifique du sujet aux objets. On peut retrouver dans la haine de l'objet, sa capture et son immobilisation, des traces de la pulsion de mort, mais on ne peut pas dire, simplement, que la haine est l'expression de la pulsion de mort. L'ambivalence des sentiments, et c'est elle qui demeure prépondérante tout au long de l'œuvre freudienne, ne peut être superposable aux pulsions de vie et de mort, même si l'on admet qu'elle peut en être issue.

Mais ce qui compte dans l'ambivalence est le conflit de jouissances qu'elle implique : l'ambivalence met en jeu deux modes fantasmatiques de jouissance de l'objet qui s'opposent. Il existe ainsi un conflit radical entre les modes de plaisir. C'est ce qu'Abraham a développé, en

particulier à propos de l'érotisme anal<sup>10</sup> : refuser, rejeter l'objet et vouloir le retenir à tout prix. Détruire l'objet et le dominer. On peut ainsi penser que dans cette constellation, ce serait la haine qui façonnerait l'amour, mais également que ce type d'amour ne peut à son tour qu'entraîner de la haine, pour le maintien d'une cohérence interne.

Lorsque les perceptions sont incompatibles avec les représentations identificatoires investies par le sujet, le déni et sa conséquence, le clivage, deviennent une solution : se fuir soi-même, fuir, dans le clivage ou la projection, le conflit d'ambivalence qui nous anime, en sortant de l'impasse de la répétition et de l'oscillation permanente et immobilisante. Le refoulement qui permettrait à une représentation de redevenir consciente ne fonctionne plus ; la représentation reste ainsi présente, mais sa signification est invalidée.

Deux ressorts principaux, d'ordre différent, agiraient dans l'ambivalence, deux ressorts qui la lestent d'un poids tragique : d'un côté la bisexualité psychique qui entraîne avec « l'Œdipe complet » une bivalence envers chacune des figures parentales – l'hostilité et l'amour sont toujours doubles ; d'un autre côté, le mouvement de constitution de l'objet qui laisse toujours sa trace, car c'est la haine qui a créé l'objet : celui-ci ne peut être connu que dans un mouvement de rejet, parce que son apparition suppose la perception d'une existence indépendante de soi, qui met l'autosuffisance narcissique en danger.

Pour aimer un objet, il faut l'avoir créé, préalablement dans la haine ; l'objet impose une discontinuité, créatrice d'insatisfaction, de manque, et par conséquent source de haine.

La substance, comme le propose François Gantheret dans son article « Au cœur de l'amour, cela »<sup>11</sup> donne l'illusion de la non séparation ; elle n'est pas décevante. Le lait n'est pas un objet au même titre que le sein, il est substance toujours identique à elle-même, comme l'alcool, la drogue. À certains moments d'une cure, il arrive que le patient attende cela aussi de l'analyse, un toxique.

---

10. K. Abraham, *op. cit.*

11. F. Gantheret, « Au cœur de l'amour, cela », in *De la passion*, coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, Puf, 1999.

L'ambivalence peut être une sorte de sabotage – j'emprunte le terme, et surtout l'idée, à J.-B. Pontalis qui, dans *Fenêtres*, dans un autre contexte clinique, proposait d'adjoindre aux « principes canoniques » de la psychanalyse et aux pulsions fondamentales, « *le principe de sabotage* ».

Le non attaque, défait le oui, qui s'oppose tant bien que mal à cette destruction. L'idée de sabotage me semble d'autant plus intéressante qu'elle comprend la dimension transférentielle. Le sabotage est interne mais il est adressé : ce qui semble accepté n'a plus d'existence dans la séance suivante. De plus, le sabotage peut comprendre le mécanisme d'annulation si fréquent dans la névrose obsessionnelle.

\*   \*  
\*

Nathalie Sarraute a tenté d'écrire les mouvements psychiques qui ne sont pas encore des sentiments, et qui faisaient employer à Freud l'infinitif substantivé dans « Pulsions et destin des pulsions », où il écrit *das Hassen* et *das Lieben*.

L'œuvre de Nathalie Sarraute est remplie de la description de mouvements opposés et minimes, ses *Tropismes*, qu'engendre le fantasme infantile, et qui sont le propre d'une ambivalence ordinaire, difficile à reconnaître en soi. Il suffit aussi de « minimes modifications pour que des objets préférés deviennent des objets exécrés », selon ce qu'écrit Freud dans « Le refoulement ». Ambivalence ordinaire mais néanmoins envahissante, parfois désorganisant qui empêche l'affection de se dire et de se vivre, la légèreté et l'humour n'occultant pas la gravité de l'enjeu. Ambivalence dont Sarraute a fait l'éloge, dans le *Portrait d'un inconnu*, et qui pour elle prouve l'inanité du personnage littéraire tout d'une pièce, au moi stable, ridiculement cohérent et figé.

L'amour, la haine des mots traversent et soutiennent toute son œuvre. Comme les mots ont une vie propre, ils peuvent être caressants et haineux tour à tour et en même temps. S'ils sont des armes qui enferment, oppriment, accusent, ils sont aussi des sources de libération et de plaisir sensuel, des compagnons disponibles que l'écriture fait jouer.

Dans *Vous les entendez ?* les mouvements d'agression et de tendresse se succèdent à vive allure, dans les sortes de monologues intérieurs

d'un père et de ses enfants. Tropismes infimes et cependant violents, qui déchirent les uns et les autres. Le père, ancien professeur, Monsieur-je-sais-tout, détenteur quelque peu ridicule du savoir, est dans le salon avec un ami de passage. Pourquoi les jeunes sont-ils montés si vite après le dîner dans leur chambre ? Était-ce pour le fuir ? Il entend leurs rires. Rient-ils de lui ? Sont-ils bêtes et ignares ! Sont-ils exaspérants... Mais il est tellement content quand ils redescendent. Peut-être pour lui faire plaisir, pour rester avec lui, pour parler ? Et puis non, ce qu'ils disent est vraiment trop étrange, injustifié, bête, et le rejet les éloigne, et le désaccord l'emporte, et cependant il les aime, il a envie d'être avec eux... mais ils l'agacent. Il les aime, il les déteste...

Et cela pourrait continuer, et cela continue, cela recommence parce que la vie est là, sous une autre forme, théâtrale cette fois-ci, dans *Pour un oui ou pour un non*<sup>12</sup> qui met en scène l'échec d'une amitié, dans un jeu de miroirs d'une relation houleuse, envieuse et aimante. Ce qui semblait à l'un des amis si assuré et solide s'effrite ; une préoccupation amicale et simple recèle en fait une condescendance haineuse. Une amitié de toujours se délite sous nos yeux à partir d'un ton et d'une petite phrase.

Mais ce que l'on oublie parfois de cette pièce, dont on a retenu le « c'est bien... ça », est l'intimité indissoluble des deux hommes. Car ils sont les seuls à connaître les enjeux de leur bataille. Les autres – le monde social –, représentés sur scène par un couple de voisins, ne comprennent strictement rien à leurs phrases, à leur suspecte opposition. Une parfaite amitié ne les unit-elle pas à l'évidence, de quoi se plaignent-ils donc ? Devant le tribunal des hommes ordinaires, ces deux combattants, qui disent s'acharner l'un contre l'autre, seront assurément déboutés. Et qu'à la fin de la pièce l'un dise oui et l'autre non, ne prouve rien de leur mésentente, mais au contraire, les réunit une fois encore : ils se fâchent tous les deux, pour un oui ou pour un non, ils sont décidément semblables.

Leur ambivalence réciproque les enchaîne l'un à l'autre, ou, si l'on préfère, les lie l'un à l'autre. Comme nous le sommes à nos objets d'amour, avec ambivalence, nous aussi, irrémédiablement.

---

12. N. Sarraute, *Pour un oui ou pour un non*, Gallimard, 1987.

L'irruption en soi de l'ambivalence peut produire une sensation d'inquiétante étrangeté. Le surgissement inopiné de la haine, vis-à-vis de l'objet aimé, qui continue à être aimé, peut provoquer l'effroi comme « quelque chose qui aurait dû rester dans l'ombre et qui en est sorti »<sup>13</sup>.

Le retour du refoulé haineux peut susciter un vertige identificatoire chez l'enfant qui se demande qui il est *vraiment*. Un autre lui-même le pousse à des sentiments, à des idées étranges, lui dicte des visions folles et honteuses. On voudrait que ce soit un autre qui pense et ressent ainsi, mais c'est bien en soi que le mauvais, l'impur, est logé. L'idée du double maléfique n'est pas loin, bien qu'avec l'ambivalence, le sujet soit confronté à sa propre intériorité. La perception de sa propre ambivalence peut aussi conduire à la reconnaissance de l'ambivalence chez l'autre, l'aimé. Qui est-il, celui ou celle dont j'étais sûr d'un amour sans mélange ?

L'ambivalence est d'autant plus affolante qu'elle confronte le sujet à un fonctionnement semblable aux processus primaires : une apparente non contradiction des opposés. Dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*, Freud écrit : « Des pensées contradictoires non seulement ne tendent pas à se détruire, mais encore se juxtaposent et souvent se condensent, comme s'il n'y avait entre elles aucune contradiction. »

L'ambivalence consiste bien en l'alliage de deux sentiments qui ne devraient pas pouvoir se mêler, et qui cependant parfois se mélangent. La grande différence est que, contrairement à l'expérience du rêve, le sujet l'éprouve comme une contradiction impossible à résoudre, et s'affole devant une logique inconnue qui s'impose et qui attaque ce qu'il pensait savoir de lui-même, et de la logique du monde.

La petite fille d'*Enfance*<sup>14</sup>, de Nathalie Sarraute, connaît l'irruption de la haine vis-à-vis d'un objet d'amour incontesté et surtout incontestable. Après l'évocation du regard « souvent absent de la mère », surgit, avec une autonomie angoissante, une idée « folle » : « la poupée du salon de coiffure est plus belle que maman ». La petite fille confie

---

13. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres textes*, coll. Folio bilingue, Gallimard, 2001.

14. N. Sarraute, *Enfance*, coll. Folio, Gallimard, 1991, p. 99.

l'idée à la mère, espérant un rire commun, un soulagement, une légèreté du partage. Non, la réponse vient, accablante :

« Un enfant qui aime sa mère trouve que personne n'est plus beau qu'elle ».

C'est dit, la sentence est implacable, la détresse de la petite fille immense. Elle est en plus devenue « Un enfant », dont l'anonymat accentue le vacillement de son identité. Il faut prendre la mesure du qualificatif : l'idée est folle. La petite fille n'a le choix qu'entre la folie et la monstruosité, d'autant qu'elle ne peut plus ignorer la froideur de sa mère qu'elle transforme en marâtre. Puis une autre idée terrible arrive, d'abord comme une piqure, un dard minuscule, une idée qui se permet ensuite n'importe quoi : « Maman a la peau d'un singe ». Et c'est non seulement l'idée, le mot, mais aussi l'image précise qui s'impose : la fourrure du singe du jardin d'acclimatation qui vient, écrit Sarraute, « se poser sur le cou, sur les bras de maman... ».

Les pages précédant ces idées folles annonçaient les prémisses d'un amour quelque peu forcé de l'enfant vis-à-vis de sa mère dont le regard absent ne la voit pas. La petite fille décrit la peur que suscite, le soir, un tableau dans sa chambre. À relire ce passage, il me semble que la peur, qui remplit tout l'espace, est une figure de la mère cruelle. Toutes les phrases commencent par « elle », la mort-mère rôde autour du lit. On retrouve *L'inquiétante étrangeté*.

Immédiatement après, la poupée, resplendissante, apparaît dans la vitrine, au cours d'une promenade, et la petite fille serre fort la main de sa mère. L'ambivalence est déchirante.

La perception de l'ambivalence peut séparer l'enfant de l'objet aimé et l'affronter à la solitude. L'enfant quitte la sphère de la transparence et de la certitude. L'irruption de l'inconscient, le surgissement de la haine le contraignent à une évaluation nouvelle de toute la gamme de ses sentiments. Le doute vis-à-vis de l'amour que l'on porte à l'objet remet en cause les assises identitaires du sujet. Un univers bascule, même si l'on ose prendre aussi plaisir à s'affranchir de la mainmise de son propre amour.

La réaction de l'entourage a, bien entendu, de son importance et la réponse cinglante est elle-même l'indice de la qualité de l'ambivalence maternelle. La petite fille ne peut désormais se confier à sa mère. L'idée « Maman est mesquine » doit rester secrète. Et c'est le confident indul-

gent et muet, son ours en peluche, qui apprendra que « chez papa il y aura une autre maman ». La mère entend cependant sa fille – et la condamnation ne se fait pas attendre : « Tu n'as au monde qu'une seule Maman ». Mais à ce moment du récit, la petite-fille ne tente plus de se confier à sa mère, elle l'attaque, et la réponse, sur un ton emphatique, ne se fait pas attendre. La petite fille en reste « muette, comme pétrifiée ». Quelques pages plus loin, l'indifférence de la mère s'impose à l'enfant, avec « une violence soudaine » et « comme jamais auparavant ».

L'indifférence est du côté de la haine.

Mais si les mots peuvent tant blesser, ils peuvent aussi sauver. Ainsi, à l'école, lorsque la petite fille peut se lancer avec sécurité dans l'exercice délimité de la rédaction. Quel est le premier sujet « en or », écrit Sarraute, pour la petite élève ? « Vous raconterez votre premier chagrin ». Et que va-t-elle inventer ? Car elle invente. L'histoire, tragique, de son petit chien chéri, qui se fait écraser par un train.

Voilà comment on tue, gentiment, par écrit, ce que l'on aime.

Viviane Abel Prot